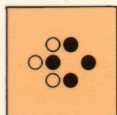


Drame privé

Michael Delisle

Roman



P.O.L



Drame privé

DU MÊME AUTEUR

L'Agrandissement, Castor Astral, 1983.

L'Explication, Lèvres Urbaines, 1983.

L'Extase neutre, NBJ, 1985.

Mélancolie, NBJ, 1985.

Les Changeurs de signes, NBJ, 1987.

Les Mémoires artificielles, Écrits des Forges, 1987.

Faire mention, Lèvres Urbaines, 1987.

Fontainebleau, Les Herbes Rouges, 1987.

Michael Delisle

Drame privé

roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© 1989 Editions Les Herbes Rouges et Michael Delisle
© 1990, P.O.L éditeur, pour l'édition en France
ISBN : 2-86744-189-7

Pour S.

1

Le cœur d'une phrase

Foudre impossible. Ville poudreuse. Neige. Mousse. Qui sait d'où viennent certains mots. Certaines phrases. Elles émergent devant les tableaux. Il arrive que leur lien aux choses soit obscur. On croit la tournure insensée. Dérisonnable comme un attachement aux objets.

Foudre impossible. La journée est trop bleue. En respirant vivement, on peut happer un flocon au vol, par les narines. Chatouillement. Sourire seul. Des passants retournent le geste. Les gratte-ciel en miroir donnent une majesté à la doublure. De Montréal. De l'hiver.

Quand Anne marche ainsi, le manteau ouvert, chaque pas en ouvre les pans sur son tailleur chiné. Et ses genoux paraissent. Elle sourit. Je l'embrasse.

— Comment ça s'est passé ? me demande-t-elle.

Je lui apprends qu'il reste plus de mille huit cents documents à classer avant le microfichage et que c'est moi qui ai hérité le classement. J'ai accepté à condition

de pouvoir le faire seul, ce qui augmente considérablement l'espérance de vie de mon contrat. J'ai du travail jusqu'au printemps. Anne dit qu'elle est contente pour moi. C'est un travail simple, répétitif ; je peux le faire en pensant à autre chose.

— C'est ça qui compte, dit-elle.

Au restaurant, elle me parle de cet emploi qu'elle a présentement où elle restera probablement encore quatre mois. C'est beaucoup pour une pige de secrétariat. Avec ce contrat-là, elle compte s'offrir un tailleur Courrèges.

Une serveuse laisse tomber un plateau de verres propres. Des clients se retournent. Le patron l'engueule pendant qu'elle balaie le dégât.

Je demande à Anne si elle n'a pas déjà un tailleur Courrèges. Elle suspend sa bouchée de canard au poivre pour émettre un « hanhan » négatif. Que dirait-elle si je m'achetais une cravate à chaque job que je fais ? Elle fronce les sourcils, y pense.

— Anne, c'était pour rire...

Elle ne veut pas voir l'humour. Elle parle vite. Elle mange vite. Elle me parle de l'intérêt de réifier les événements. Puis elle me regarde et dit que moi, spécialement moi, je devrais comprendre ça. Sa remarque crée un léger malaise. Elle s'en excuse aussitôt. J'allonge une jambe sous la table pour la rejoindre.

Elle me demande de lui rappeler de donner un gros pourboire à la serveuse et enchaîne tout de suite sur la nouvelle pièce d'Ali Blanchart ; nous avons des billets

pour la première, ce soir, compliments de l'actrice elle-même. Anne ne se souvient plus du nom de la pièce; elle grimace et dit que c'est mauvais signe. Je crois qu'il y a le mot « docteur » dans le titre, mais ça n'aide en rien. Rien à faire, nous ne savons pas.

- Je suis contente que ça marche pour elle, dit Anne.
- Moi aussi.
- J'ai promis qu'on irait la saluer après.
- Ah bon.

*

— Je marche dans le réfectoire de l'orphelinat. Derrière la table de service se tient une armée de religieuses. Sœur Dionne est du groupe. Je lui présente une tête humaine bien dépiautée. Elle est lourde. On ne voit que des tendons blancs comme du gras de steak et de la chair rose qui ressemble à un râble de lapin cru, oui, c'est ça, du lapin. Je tends cette tête à sœur Dionne et lui dis : « Aujourd'hui, je vais manger le cœur. » Sœur Dionne plonge une main hardie dans la tête humaine et en extirpe un cœur bien juteux. Elle pose délicatement l'organe au centre d'une assiette bleu pâle. Je lui rends grâce. Elle me fait un clin d'œil complice en léchant ses doigts rouges et collants. Au moment où mes dents se plantent dans le muscle saignant, une main se pose sur mon épaule. C'est une main forte. Cette main est une main qui somme. Je me retourne et vois sœur Trépanier, la naine. Elle dit : « Non ! » C'est étrange, elle a la voix de mon père...

— Non !

La réponse est claire. Ali Blanchart l'a lancée avec fermeté au visage de son partenaire. La syllabe ricoche sur la salle et réveille Anne en sursaut. Elle somnolait. Je lui demande tout bas si elle est fatiguée. Elle sourit. La pièce exige un effort d'attention constant et la tentation de fantasmer « hors texte » est immense. Ali tient le rôle de la psychiatre. Presque toutes ses scènes sont, injustement, à l'ombre. Je regarde Luc Perluzzo qui joue un de ses patients. Il est, lui, plus souvent éclairé. Je regarde son profil, sa façon de bouger le bras, ses jambes alertes. Il a les cheveux très noirs et le teint pâle. Le rapport est étrange, tranchant. Je l'avais déjà vu jouer. A quelques reprises, j'ai trouvé sa façon d'être, là en public, enviable. Je me verrais bien quitter mon siège, descendre l'allée, monter sur scène, lui prendre la main et lui dire : « Ça suffit, on s'en va. » Avec douceur et effronterie. Anne me demande si ça va me tenter de manger chinois. Je fais signe que je ne sais pas. On nous fait « Tchh ! » dans le dos. Elle me demande si on sort tout de suite. Je lui rappelle qu'on a promis d'aller voir Ali dans les loges. Nous attendons la fin en bâillant.

*

Il y a trop de monde dans les loges. Nous devons faire la queue. Anne me dit qu'elle n'aime pas s'endormir au théâtre, de peur que le texte se fixe directement dans son inconscient. Elle me demande de lui raconter le bout qu'elle

a manqué. Comme ça, si elle y rêve, elle pourra en reconnaître l'origine. Je lui dis que justement, c'est un récit de rêve qu'elle a raté. Une histoire de bonnes sœurs, rien d'alarmant. Elle me demande si le restaurant Jano me tente pour plus tard, leur lapin est toujours bon.

La file se défait. Luc Perluzzo, fraîchement démaquillé, tient Ali par la taille le temps d'une photo. Rapidement, Anne me demande de lui suggérer quelque chose à dire au comédien. Elle a raté trop de scènes. Elle ne sait vraiment pas quoi dire et elle sent qu'il va lui demander son avis.

— Dis-lui : « On sent vraiment que tu as mérité le droit de dire ce texte-là. » Ça ne rate jamais. Oublie pas de faire une pause après « vraiment ».

Ali crie le nom d'Anne comme celui d'une célébrité. Elle nous embrasse avec effusion. Nous lui disons qu'elle était belle, bonne et très, très présente. Luc Perluzzo s'est approché de nous. Ali fait les présentations. Dans la vie de tous les jours, Luc Perluzzo est exactement de ma taille. Je l'avais cru plus grand. Sa voix est saisissante quand il la force.

— Vous avez aimé ça ? nous ordonne-t-il.

— Oui oui, lui dis-je, c'était euh... comment tu disais ça tout à l'heure, Anne ?

Anne, parfaite lève un sourcil et dit : « On sentait vraiment que, comment dire, tu as mérité le droit de dire ce texte-là. J'sais pas si tu comprends... »

L'effet est total. L'acteur reste bouche bée. Ali rompt le silence en claironnant que tout le monde — elle pointe

Anne du doigt en disant ça — se retrouve chez le Grec dans une demi-heure. Anne proteste doucement, dit qu'elle travaille tôt demain, qu'elle ne peut pas veiller si tard. Ali, puérilement, lui dit que ce soir c'est « son » soir, qu'elle veut Anne à ses côtés. Elle ne veut rien entendre. Elle rentre se changer. Anne prend mon bras et me dit : « on peut rien lui dire, fais quelque chose. » Je lui souris. Elle me le rend ironiquement. Par l'entrebâillement de la porte de sa loge on aperçoit Perluzzo. Il se tient le visage à deux mains, devant son miroir. Il est pensif. Presque sombre.

*

Au restaurant grec, quand le serveur demande : « Spanakopita ? », six personnes répondent : « Moi ! » en même temps et toute la tablée s'esclaffe. Je me penche contre Anne et lui glisse : « Tu vois bien qu'on s'amuse. » Elle me pince prestement le côté.

— Maintenant ça va mieux, me dit-elle, mais tout à l'heure dans les loges, j'étouffais, j'étais pas tout à fait réveillée.

Pendant qu'Ali explique à qui veut bien l'écouter, ce qu'elle entend, personnellement, par « distanciation », Luc Perluzzo fait ce qu'il semble sur le point de faire depuis que nous sommes entrés : il demande à Anne si elle pensait à une scène en particulier quand elle lui a dit ça. Anne fait semblant de chercher puis dit que c'était une impression « générale ». Il la relance, lui demande

à quels signes elle pouvait déceler cela. Elle me regarde furtivement. Elle a besoin d'aide. J'interviens. Je demande à Luc quelle différence éthique il voit entre un geste et les signes de ce même geste. Anne me regarde avec un grand merci dans les yeux. Luc promet d'y réfléchir. Ali, pompette, se lève et annonce à tout le monde qu'elle va nous chanter une chanson. Nous applaudissons. Luc ne réagit pas. Il joue avec sa fourchette, visiblement absorbé par ma question. Cet homme-là m'inquiète.

*

On entend la voix amplifiée d'Anne qui dit : « Désolés ! On ne peut pas vous répondre présentement. Si vous désirez qu'on vous rappelle, laissez-nous votre nom, votre numéro de téléphone et l'heure de votre appel après le signal sonore. Merci ! »

Immédiatement après le signal sonore, on entend la voix d'Ali qui crie : « Anne ! C'est moi ! » Anne court répondre. Nous sommes invités chez Luc demain soir. Il fait une grande fête. D'après Ali, il faut absolument qu'Anne et moi soyons présents sinon Luc va en faire une maladie. Il passe son temps à parler de la responsabilité de l'acteur qui doit mériter le droit de défendre son texte, et de nous. Il parle de nous aussi. A partir de là, notre répondeur cesse de diffuser la conversation dans toute la maison et je n'entends plus qu'Anne expliquer à Ali qu'elle a tout le linge qu'il lui faut, que

si elle passe son temps en tailleur c'est parce que ça lui plaît ainsi. Elle rassure Ali ; elle n'a pas besoin qu'on lui passe des vêtements. Elle la remercie en riant. Elle me regarde en disant à Ali que c'est avec plaisir que nous serons à la fête de Luc, demain.

*

Lise Barbeau-Tavarès, la secrétaire de monsieur Khoury, prend la peine de venir me porter elle-même la gerbe qu'on a livrée à mon nom. Ce sont trois roses thé augmentées de fougères et de mimosa.

La secrétaire me les tend avec un sourire narquois. Elle s'assoit sur le coin de ma table de travail, croise les jambes et balance le pied. Elle dit qu'elle vient me faire un brin de causette. Pour prendre des nouvelles. Elle dit ça avec un sourire large et rouge.

— Laisse ton classement deux secondes, ça peut attendre. Ouvre donc la petite enveloppe que je puisse dire à tout le monde de qui ça vient ces belles fleurs-là.

Je fais mine de regarder la carte et l'informe aussitôt qu'elles viennent de son patron. Je lui dis également de ne pas oublier de fermer la porte en sortant.

Les fleurs — surprise — sont de Luc Perluzzo. Sur la carte : « Vie changée. Merci de m'avoir ouvert les yeux. » C'est aimable. Mais le geste est bien grand pour une remarque que, du reste, j'aurais du mal à répéter.

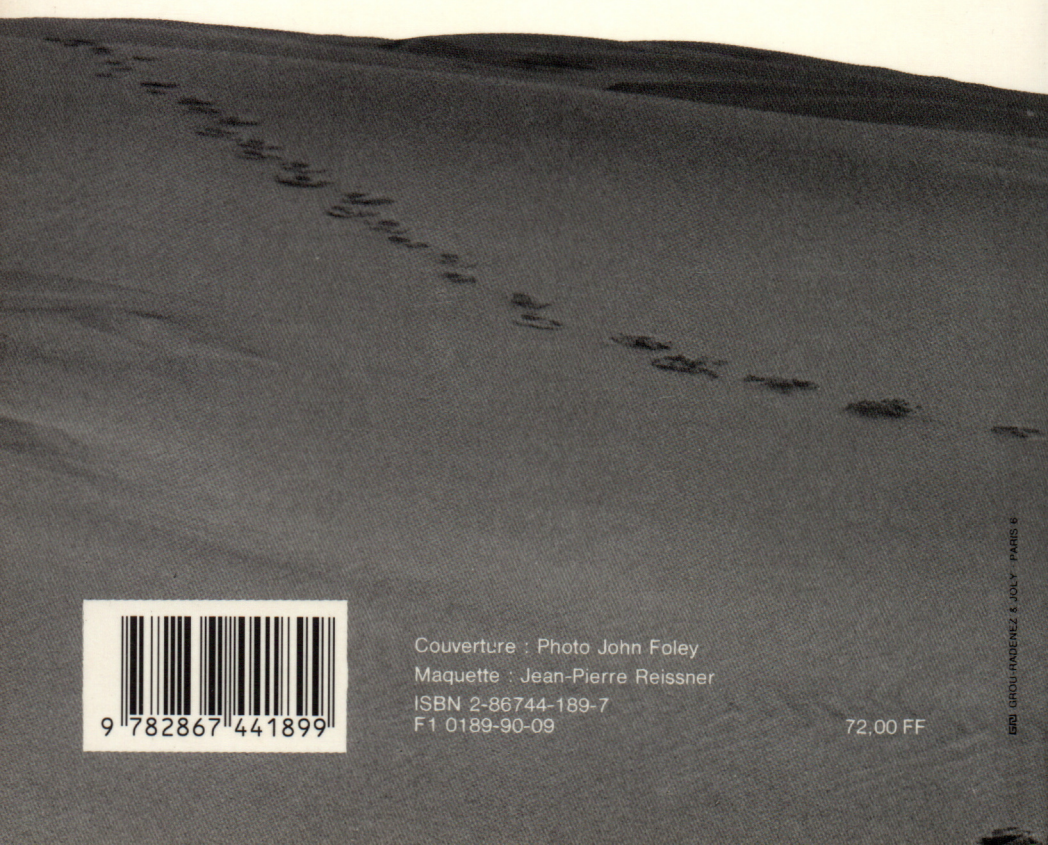
Anne me téléphone peu de temps après. Elle dit que je ne devinerai jamais ce qu'elle vient de recevoir. Je

Parce qu'ils ont poussé certaines expériences très loin, beaucoup trop loin, Anne et son ami ont aujourd'hui besoin de repères et de certitudes.

Mais revient-on jamais de ce genre de voyages et peut-on espérer savoir un jour ce qui se tient derrière le réel ?

Écrit sur le mode discret et ironiquement léger du roman de mœurs, *Drame privé* pose peut-être la question de notre survie dans un monde encombré de signes contradictoires.

Michael Delisle est né en 1959 au Québec, où il vit et a publié plusieurs livres de poèmes. Drame privé est son premier roman.



Couverture : Photo John Foley
Maquette : Jean-Pierre Reissner
ISBN 2-86744-189-7
F1 0189-90-09

72,00 FF